

Une conférence des maîtres secondaires

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **63 (1934)**

Heft 12

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

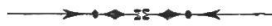
Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

- 8 ½-9 h. Phraséologie (prép. à la rédaction) : Imiter un texte : Récréation des enfants (*Dresse*, p. 115) et le transformer en : Récréation des oiseaux.
- 9-9 ¾ h. Mise au net dans le cahier *ad hoc*.
- 10-10 ½ h. Etude d'une poésie : A qui sont les nids ? de J. Aicard, extraite de *Vers et Prose pour les petits*, de M^{lle} Brès.
- 10 ½-11 h. Contes et histoires vraies.
Les élèves, tour à tour, nous tiennent sous le charme de leur parler naïf, mais spontané. Ils ont eu soin, les jours précédents, de feuilleter revues et périodiques pour découvrir, oh quelle joie ! quelques petits trésors : prose ou poésie. C'est l'heure préférée de la classe entière.

Appliquez la méthode des centres d'intérêt. Elle contient un principe de vie et d'action ; elle est une « source de vie, de joie et d'efforts productifs ».

M. DUCARROZ.

Quelques suggestions et procédés mentionnés ici sont inspirés des méthodes actives, dont M. l'abbé Dévaud a entretenu étudiants et auditeurs de l'Université de Fribourg durant le semestre écoulé. Nous tenons à l'en remercier vivement.



UNE CONFÉRENCE DES MAÎTRES SECONDAIRES

Presque par tradition, l'école secondaire fribourgeoise convie chaque année ses maîtres à une séance pédagogique. Tavel accueille cette fois-ci la phalange des pédagogues.

Une question éminemment importante émergeait du programme de travail. Un rapport de M. Firmin Barbey, inspecteur, fixa en quelques phrases gorgées de sens les principes directeurs, les « coordonnées » de la formation de la volonté et du cœur de nos élèves. Problème troublant aujourd'hui, presque déconcertant, que l'humanité matérialiste fuit au lieu de résoudre. La formation du caractère par l'éducation de l'effort !

Il n'échappe à personne qu'en tous domaines nous mourons de facilités. On ne veut plus. L'inertie enchaîne des forces nombreuses encore jeunes ; le vertige atteint l'esprit et la volonté au moment où un peu d'énergie suffirait à braver des obstacles. La lutte pour la vie : non plus, mais le jeu pour la vie qui prépare des lendemains désarmés. L'éducation attrayante couvre de fleurs les chemins de l'enfance. Dans une telle voie, la volonté se réduit à des vellétés, le caprice se substitue au vouloir.

Il est vrai que les doctrines pédagogiques subissent elles-mêmes la contagion pernicieuse de tant de théories philosophiques, économiques, politiques qui emplissent le monde. Le mythe économique surtout a reçu une vénération, un culte aveugle. Il a voulu tout dominer avec une ostensible jactance. Mais son règne nous vaut de douloureuses conséquences. On se plaint de la diminution des personnalités, des originalités. Dans le monde trop lourd où des machines trop lourdes supplantent l'effort de l'homme, les esprits, les cœurs se sentent usés, écrasés. L'homme agit sans réaction, il ne se trouve plus, il est devenu l'être anonyme confondu dans l'immense masse de la collectivité. Il porte le numéro X au registre matricule d'un parti ou d'une organisation syndicale, tout comme la maison qu'il habite au cadastre communal.

« Défendre ses intérêts contre l'insatiable voracité des grands ogres » est la formule d'embrigadement. Aisément, le citoyen abdique ses droits, sa personnalité au profit du groupe. Il s'engage à ne plus posséder que les pensées « toutes faites » du journal-organe, à n'éprouver que les sentiments « tout sentis » de la collectivité, à ne plus juger par lui-même, puisqu'il adopte les jugements « tout prêts ». L'effort déployé par les magnats du collectivisme vise à réduire les individus en une cohorte qui n'aura plus qu'un même cri, qu'un même geste. L'idéal entrevu est de soumettre les citoyens au même dénominateur commun, chose inanimée, soumise pleinement à la loi du groupe. Abandon des spontanités, nivellement des êtres.

Notre système éducatif doit sans doute former des docilités, mais aussi des résistances, donner des hommes capables de ne pas consentir toujours aux entraînements. Nous rejetons les doctrines des théoriciens qui soutiennent l'incapacité de la volonté à vaincre les dispositions héréditaires mauvaises, l'impuissance de cette faculté à gouverner l'homme, les fatales poussées instinctives des sens vers la matière. Avec l'enseignement traditionnel de l'Eglise, avec Spencer, avec Fœrster, nous croyons au pouvoir éducateur de la volonté, à la force de l'enthousiasme, à la vocation personnelle de chaque être, à sa possibilité de devenir quelqu'un de résistant, qui ne se désagrège pas sous le souffle d'influences délétères. Car des forces d'assaut, autrefois méconnues, s'acharnent avec constance à démolir les caractères. A l'idéal matérialiste qui jugule les élans spirituels pour ne rechercher que des satisfactions sensibles, opposons avec énergie l'idéal chrétien, créateur d'efforts, de dévouement ; au-dessus du monde taraudé par l'égoïsme, faisons resplendir la royauté de la vérité, de la solidarité sincèrement chrétienne.

Notre système pédagogique, trop préoccupé de découvrir les meilleures recettes d'enseignement, a peut-être glissé un peu sur l'importance de l'éducation. « Science sans conscience n'est que ruine de l'âme. » A côté de l'appétit pour les connaissances de toutes sortes, il existe dans l'âme de l'enfant un trésor de sentiments, d'aspirations, de dispositions qui attendent le moment de leur épanouissement. Leur éclosion dépend des occasions ménagées pour leur développement. Ce fond inaliénable, inviolable, propre à chacun de nous, qui nous différencie les uns des autres, constitue la physionomie de chaque être. Les méthodes collectives, par l'usage de formules globales, tendent à l'uniformisation des individus. Compressives, statiques, elles sont incapables d'opérer dans l'enfant la libération de la personnalité, de ce qui résiste, de ce qui demeure vrai.

Au lieu de niveler, l'éducation a pour mission de dégager le relief des physionomies. Elle établit, dans le monde des êtres, les courbes de niveau, marquant les différences des valeurs humaines. Son action s'étend non en surface, elle creuse, elle descend dans les profondeurs. D'un regard clair, elle s'engage dans le labyrinthe des individualités, dans le complexe enchevêtré des hérédités, des influences, des penchants, des vellétés ; elle distingue dans le chaos les lignes directrices de la personne enclose. Sa tâche est précise : réaliser l'harmonie autour de ces principes constitutifs, favoriser le dynamisme spirituel, modeler l'homme futur dans les linéaments confus du jeune être. Œuvre intérieure, l'éducation agira du dedans ; l'éducateur est un coopérateur travaillant avec l'enfant à construire sur la dignité humaine une maison équilibrée ; œuvre de choix, des mutilations s'imposent, des renoncements sont nécessaires, des discriminations sont à faire maintes fois pour aller dans le sens fixé pour

chacun, pour respecter les dominantes de la mélodie à jouer dans l'orchestre de la création.

La joie de remplir un rôle dans quelque sphère que ce soit, la satisfaction de se sentir pleinement à la place voulue par le plan divin, le bonheur de voir son être rayonner dans un entourage qui lui témoigne le respect, ce sont là des sentiments qui n'ont jamais animé bien des cœurs. Vouloir être quelqu'un avec la force d'une énergie résolue et avec l'humilité confiante imposée par notre impuissance suppose une grandeur d'âme peu commune. L'éducation qui engendre des caractères si trempés, des êtres agissant selon leur économie propre, ne manque pas à ses obligations. Quelles sont ses armes pour mener un tel combat ?

Pour Don Bosco, la joie est une nécessité de tous les instants, il l'exige de ses collaborateurs, il la répand à profusion dans son institut ; elle imprègne tout de sa saveur, elle engendre la confiance, elle ouvre la porte du domaine clos et réservé de la conscience ; la jeunesse vit *in hymnis et canticis*.

Fénelon demande l'exercice de la vie, une marche vers le perfectionnement ; après de nombreux essais heureux ou décevants, l'enfant s'habitue à prendre le large.

Le P. Gillet requiert la sincérité, la probité jusque dans les actes les plus insignifiants de la vie de l'enfant. La constatation de ses déficiences, la vision du bien à réaliser l'animeront du désir de se vaincre.

Comptons beaucoup sur la valeur éducative du travail. Ce dont il faut se convaincre, c'est qu'un enfant ne se forme que par son propre effort ; notre intervention ne remplace pas ce moteur nécessaire ; sans doute, elle le contrôle, le soutient, mais ne peut se substituer à lui. En toutes choses, le progrès naît au sens d'une activité personnelle constante et consentie. D'ailleurs les tempéraments résolus se distinguent des médiocres non pas tant par des différences natives, héréditaires, mais bien plutôt par la dose de courage dont ils font preuve. Le succès est plus affaire de volonté que de dispositions naturelles. « Rien ne remplace l'effort, écrit l'abbé Pradel, ni les dons de la nature, intelligence, bonté ; ni la fortune, ni la santé, ni la science, ni l'effort même de ceux qui nous aiment. » Dans ses *Propos sur l'éducation*, Alain nous donne des choses sévères, mais justes. « Il faut, dit-il, que l'enfant connaisse le pouvoir qu'il a de se gouverner, qu'il ait le sentiment que ce travail sur lui-même est difficile et beau, que les vrais problèmes sont amers à goûter, que le plaisir viendra à ceux qui auront vaincu l'amertume. Je ne promettrai pas le plaisir, mais je donnerai comme but la difficulté vaincue. »

L'enfant vibre devant l'obstacle. Aveugle parfois, il se jette dans le combat, hypnotisé par la joie de vaincre. Sa nature contient un fonds d'héroïsme latent qu'il faut exploiter. Il se grise volontiers de succès. Il lutte avec amour, avec acharnement même, pour mériter une place, pour se tailler un carré d'estime.

L'émulation est devenue, peut-on dire, la reine du jour dans les championnats de tous genres où la force physique est l'unique valeur qui compte. On ne peut affirmer que l'absence d'effort caractérise notre génération, non, mais l'effort a perdu de sa noblesse pour n'être plus au service des grandes causes, de la grande cause, de l'unique nécessaire.

Vivacité, entrain, concurrence sont des éléments de jeu propres non seulement aux seuls stades sportifs ou à nos cours de récréations. Un autre milieu peut leur être chaudement favorable : nos salles de classes. Concours, matches égagent, animent, suscitent l'effort. Ils peuvent s'étendre à des acqui-

sitions de connaissances comme à tant de questions morales. Dans la solution d'un calcul, n'y a-t-il que le minimum de temps apporté, la justesse de la réponse à envisager ? Mais la netteté de la solution, sa clarté, la force de caractère pour exprimer une réponse différente de celle de la plupart, donc avoir le courage de son opinion à la face de la majorité, braver la lâcheté d'un mensonge, est-ce chose à dédaigner, n'est-ce pas à encourager parce que souverainement éducatif ? Le milieu scolaire est propice à l'exercice de tant de vertus.

Que ne parlons-nous de la sincérité, c'est-à-dire du souci de dire spontanément ce que l'on pense, que la pensée soit ou non conforme à la vérité ; que d'enfants demeurent dans une atmosphère d'inquiétude qui les étouffe au lieu de respirer librement l'air salubre de la confiance. A force d'être comprimés par des étreintes nées ou de la plaisanterie de camarades, ou de la sécheresse rébarbative du maître, ou de l'absence du fluide de la sympathie mutuelle, ou du manque d'amour, ils se replient, se closent avant de s'ouvrir, ou restent clos au lieu de s'épanouir. Sincérité dans les travaux, dans les corrections mutuelles, dans les charges à remplir, dans les relations avec les camarades, mille occasions se présentent où l'écolier peut s'affirmer.

Plus encore, considérons l'élève « homme de confiance » en lui assurant l'exercice de responsabilités : organiser des manifestations, des fêtes scolaires, conduire des files, animer une récréation, diriger un jeu, surveiller un groupe, autant de tâches qui requièrent volonté et droiture, initiative et honnêteté. Le tout se double d'intérêt quand des promotions, des grades récompensent les fonctions dignement exercées. Sans le vouloir, ou peut-être pour en avoir été inconsciemment convaincus, nous introduisons le scoutisme dans les classes. L'éducation devient alors non plus subie, mais forgée, non plus sentiment, mais volonté, non plus péniblement acceptée, mais joyeusement voulue, gaîment recherchée. C'est le devoir qui prévaut, non pas constamment pourvoyeur de plaisir, mais toujours générateur de bien.

Le scoutisme est une école de premier ordre, où s'établissent les solides bases de combien de vertus sociales indispensables, acquises dans un effort joyeux : entr'aide, support mutuel, dévouement, esprit de sacrifices, d'initiative. Il dirige l'enfant vers sa propre conquête. C'est l'effort vers le savoir-faire, c'est la victoire sur les obstacles interposés sur la route, et la victoire ne se contente pas des vertus de la dernière heure, disait le grand Foch.

Voilà quelques réflexions suggérées ou énoncées dans la journée pédagogique de Tavel. Nous demeurons les partisans de l'effort personnel de l'élève, provoqué, demandé, soutenu par le maître. Aucune éducation n'acquiert une solidité stable sans lui ; conséquemment, aucune personnalité ne s'érige sans son intervention. Si l'inertie distingue les caractères indolents, que dis-je, il n'est pas de caractères dans l'apathie, dans la nonchalance, l'action généreuse, profonde caractérise l'homme d'effort, l'homme jouissant d'une solide éducation. Comme le disait Maurice Barrès : « Il n'y a qu'une science sérieuse au monde, c'est celle de l'éducation. »

HILAIRE PLANCHEREL.

